



L'île des anamorphoses

version de Sylvaine Rinaldi

– Entrez, entrez, et trouvez une place où vous asseoir ! Avez-vous faim ? Avez-vous soif ? Tenez, mettez-vous là... Oui là, c'est le meilleur endroit. Êtes-vous bien installé ? Pardonnez-moi cet empressement maladif mais je n'ai pas reçu de visiteur depuis... Un tel nombre d'années qu'il m'effraie désormais de les évoquer... Mais voyez-vous, bien que je sois vieux, rhumatisant et presque centenaire, je me souviens encore précisément des circonstances particulières qui m'ont conduit ici. Du reste, j'ai tout noté, là, dans ce carnet. Bien sûr, au début, ce ne fut pas tous les jours facile...mais aujourd'hui, eh bien... Ce n'est pas que l'endroit soit très beau ou très vaste ou même très confortable, non... Mais je m'y sens parfaitement à mon aise. La solitude ne m'a jamais pesé, et comme le dit très justement notre bon vieux sens populaire, « il faut bien aller de l'avant... » Maintenant que vous voilà bien assis, lisez cette histoire afin de vous distraire un peu :

« Joseph se promenait un dimanche en fin d'après-midi avec son ami Paul. Le temps était splendide, l'air parfumé, la flânerie agréable. Ils discutaient de choses et d'autres tout en marchant d'un pas tranquille sur un chemin bordant le littoral, magnifique à cette époque de l'année. Paul, porté sur l'étude des planctons, dissertait aimablement à propos de ces organismes nantis de multiples déclinaisons. Phyto, zoo, nano, holo papillonnaient légèrement sous le front de Joseph, lépidoptères graciles voletant nonchalamment d'une pensée à une autre. Il acquiesçait à intervalles réguliers à ce savant exposé, savourant les dernières offrandes d'une journée ensoleillée, baignée d'un plancton de lumière et de couleurs qui caractérisent la fin de la saison estivale. Comme la conversation languissait, que le soleil baissait à l'horizon, Joseph se fit fort de donner à son tour quelques avis maritimes éclairés, quelques pertinentes tournures aquatiques que son esprit, poussif dans le déclin du jour lui refusa obstinément. La mer pourtant scintillait au pied des falaises, des voiles multicolores en striaient l'azur, une mouette riieuse qui le prit en pitié, vint gracieusement tournoyer au-dessus de sa tête sans que pour autant, l'inspiration ne parvienne jusqu'à lui. Les deux hommes progressaient donc désormais dans ce silence satisfait, propre aux amitiés de longue date, lorsqu'inopinément Joseph s'entendit déclamer une sentence définitive. Il affirma, d'un ton n'admettant aucune contradiction que le pantin Pinocchio n'aurait probablement pas



sauvé Gepetto du ventre de la baleine si sa transformation en véritable petit garçon avait été réellement effective au moment du sauvetage. Cette pensée vagabonde, énoncée à haute voix, le surprit autant qu'elle surprit son compagnon. Paul, que la fréquentation des planctons avait doté d'un caractère plutôt débonnaire et d'un commerce agréable assura, un léger soupçon d'agacement dans la voix, que, selon lui, le garçonnet aurait de la même façon extirpé le vieux menuisier de l'ancre palpitant sans que le courage ne lui fasse défaut, sans que l'ombre d'une hésitation ne traverse son esprit et n'entaille sa dignité de fils. Joseph soutint d'un ton un peu plus vif que ce secours, bien qu'esthétique, était tout à fait improbable ; d'après lui, la graine d'homme se serait résignée à préserver en priorité son intégrité et regagnant le quai, frappée d'hébétude, elle aurait probablement perdu un temps précieux avant de sonner le tocsin. Paul protesta plus énergiquement, opposa de multiples arguments contraires. À mesure que le soleil s'affadissait, son esprit allait s'échauffant. Il soutint avec fougue que seule la partie humaine, déposée par le menuisier au cœur de la matière inerte avait permis ce miracle, et quoique d'ordinaire plus à l'aise dans le secret de son laboratoire que dans une salle de gymnastique, il alla même jusqu'à se dresser sur la pointe des pieds, arc bouter son corps, mimer un plongeon assez maladroit mais combien éloquent que son comparse balaya d'une remarque lapidaire : « On l'a jeté par dessus bord, le hasard et l'obstination du bois sec à flotter ont fait le reste. »

À dire vrai, cette idée lancée comme une bouteille à la mer ne lui tenait pas vraiment à cœur et, si ses errances mentales en avaient décidé autrement, Joseph aurait pu avec le même aplomb soutenir son contraire. Cela eût été du reste beaucoup plus raisonnable. Paul et lui auraient terminé leur promenade sereinement, chacun rentrant chez soi l'âme paisible, se donnant rendez-vous pour le dimanche en quinze. Ces flâneries dominicales étaient programmées de toute éternité une fois par quinzaine, du quinze mai jusqu'au trente et un du mois d'octobre, date à laquelle l'arrivée des fraîcheurs automnales confinaient les promeneurs près d'un bon feu ou dans la salle obscure d'un cinéma très pragmatiquement nommé *Le réverbère*.

Nous étions à la mi-septembre et sans que Joseph ne le décida vraiment, son esprit, en toute indépendance, calcula qu'il lui faudrait durant trois dimanches dans le meilleur des cas – la programmation cinématographique de la salle de village étant parfois erratique – défendre une thèse à laquelle il ne croyait qu'à moitié et qui, malgré le peu d'engouement qu'elle suscitait en lui, prenait l'allure d'un *casus belli* menaçant mais



non moins excitant. Il réfléchissait à ces détails pratiques lorsqu'il s'entendit à nouveau distinctement claironner cette phrase : « Il se serait carapaté, te dis-je, il n'y a qu'une marionnette à la cervelle ligueuse pour tenter une stupidité pareille. » Visiblement, Joseph s'obstinait dans un dédale désastreux et conscient de s'y être fourvoyé sans retour possible, il lui apparut extrêmement urgent d'en atteindre l'apogée. Ricanant d'un air entendu, il esquissa quelques gestes évocateurs et ce ne fut que la vision de la face congestionnée de son ami qui le dissuada de décrire par le menu la fin tragique et sanglante du père collodesque.

Paul tenta vainement d'allumer sa pipe en plein vent. Cette utopie tabagique peut donner une idée de l'étendue de sa détresse et de la profondeur de son dépit. Sans doute, Joseph ne parvint-il que trop mal à dissimuler un air goguenard car, rangeant la pipe dans sa poche, Paul fit demi-tour sur-le-champ et s'éloigna d'un pas nerveux, écourtant ainsi la promenade qui se prolongeait d'habitude par une large boucle contournant le cap, avant de rejoindre la route. Après quelques pas, il se retourna et accompagnant son geste d'un sourire conciliateur, fit signe à son ami de le rattraper. Il semblait avoir abandonné toute velléité d'en découdre, ses traits recouvrant cette placidité caractéristique qui orne si plaisamment, les visages des promeneurs du dimanche après-midi sur le chemin de la Parata, face aux Îles Sanguinaires. Quiconque le croisant à ce moment précis aurait été heureux de le saluer, tenté d'échanger quelques banales paroles, les plus banales possible, tant l'homme en cet instant semblait nimbé d'une aura rassurante.

Quiconque – mais pas Joseph qui n'ignorait pas que derrière ce sourire béat et cette face amène avait germé la plus surnoise des vengeances. Ce que quiconque ignorait, Paul, lui, le savait pertinemment. Cette placidité odieuse et ce geste d'apparence anodine révélait qu'entre le moment de son éloignement furieux et celui de sa mielleuse invitation à le suivre, une pensée insane avait traversé son esprit, trouvé son assentiment puis initié l'ébauche d'une sordide vengeance. Un refus de le rejoindre, de refaire en sa compagnie ce chemin ramenant à sa voiture garée sous un bosquet ombreux aurait démontré le caractère obtus et puéril de l'obstination de son compagnon, soulignant au passage le spectre d'une défaite écrasante. Bien que cette déconfiture fût certainement celle d'un enfantillage, elle n'en restait pas moins humiliante et tout ce déshonneur en tombant d'un bloc dans l'escarcelle de Joseph, consacrait assurément Paul grand vainqueur de leur brouille. On verra bientôt qu'ici le mot brouille est un doux



euphémisme. Enfin, ce que quiconque ignorait encore mais que Paul tenait pour son principal atout dans cette supposée réconciliation se résumait en une confiance qu'en ce moment funeste, Joseph déplorait amèrement lui avoir faite bien des années auparavant.

Ils s'étaient réfugiés chez Paul par un dimanche maussade. Le temps des promenades révolu, une pluie entêtée sévissait au dehors et comme le Réverbère donnait *Le Corbeau* de Clouzot qu'ils avaient vu cent fois, ils avaient choisi de passer cet après-midi près d'un bon feu de cheminée. La conversation tout d'abord engagée sur le sujet de ce film ayant fait grand bruit à son époque, de fil en aiguille porta plus banalement sur ce que chacun d'entre eux pouvait ou ne pouvait pas faire. Paul se dit tout à fait incapable d'infliger le moindre mal à une bête ; Joseph renchérit aussitôt, déclara n'avoir pas tant de scrupules et finalement avoua le meurtre d'un lapin, lorsque, réprimandé et puni à l'âge de six ans pour un menu larcin, il fut enfermé dans « la grange aux clapiers » et passa ses nerfs sur un garenne qui le regardait de travers. Paul affirma également son impossibilité de reprendre épouse bien que la sienne fut morte très jeune, le laissant sans descendance et le cœur brisé, le souvenir de l'aimée encore trop présent à son âme malgré les années passées. Joseph répliqua que ce n'étaient pas les occasions qui lui avaient manquées de se remarier, et, bien que certaines femmes se soient montrées pressantes de se faire épouser, cela ne s'était pas fait. Paul se dit incapable de dormir si la porte de sa maison n'était pas fermée à clef, sans appétit à l'idée d'un diner sur le coin de la table et tout simplement pétrifié devant une lettre oubliée et laissée sans réponse. Son ami reconnut que le verrou de la porte de chez lui était grippé depuis belle lurette, que plus souvent qu'une assiette c'était le fond d'une boîte de conserve que sa fourchette touchait puis il eut une vague pensée pour la pile de lettres non décachetées trainant sur son chevet. Ils égrenèrent ainsi nombres de possibilités, nombres d'impossibilités. Il résultait rapidement que si le compte semblait assez équilibré du côté de l'un – Paul réussissait un rasage à tâtons impeccable dans une semi-obscurité mais dépourvu du plus élémentaire sens de l'orientation, ne pouvait se passer d'un plan détaillé dès qu'il franchissait les vingt kilomètres autour de son village – l'autre eut beau se creuser la cervelle, il ne retira rien d'avouable ou d'inavouable qu'il ne puisse accomplir. Il en éprouva un curieux dépit, et ne trouvant nulle chose assez extraordinaire pour frapper l'esprit de Paul, il décida d'abattre sa dernière carte. C'est ainsi qu'il commit l'irréparable erreur de lui confier ce qui va suivre, aveu qui lui parut



alors une faiblesse sans trop de conséquences, bien que s'insurgeait en son for intérieur la voix de la raison l'incitant à se taire, une autre voix l'exhortait à faire urgemment état d'une impossibilité insurmontable afin de n'être pas, aux yeux de son ami, le laissé pour compte des inhibitions humaines. L'homme à qui rien n'est impossible, on le sait, ne suscite finalement que très peu d'intérêt, on finit toujours par s'habituer à ses prouesses, par le considérer comme le dépositaire chanceux d'une somme d'avantages providentiels ou pire encore, comme privé de la plus infime trace d'humanité. Joseph se racla la gorge puis laissa négligemment tomber : « Moi, je ne peux jamais revenir en arrière, je suis tout bonnement incapable de retourner sur mes pas. » Paul parut intéressé et comme à son habitude lorsque son intérêt était éveillé, il enleva ses lunettes et les déposa sur le bras de son fauteuil. « Hum, fit-il, jamais en arrière... c'est très curieux, vraiment curieux... Cependant il me semble que c'est une chose impossible de ne jamais revenir en arrière, je n'y crois pas... » L'orgueil de Joseph piqué au vif, celui-ci entreprit à force d'exemples d'étayer son propos et de prouver que lui aussi se trouvait possesseur d'une incapacité propre, que de surcroît cette incapacité avait montré plus d'une fois la puissance de son expression. Joseph narra l'enterrement de son oncle auquel du reste il n'avait pas assisté, s'étant malencontreusement trompé de route. Rattrapé par cette inaptitude chronique, il avait abandonné son véhicule et coupé à travers bois pour rejoindre à pied le caveau familial. Lorsqu'il arriva essoufflé et crotté, la cérémonie était terminée depuis longtemps, le cortège éparpillé et sa tante fort peu disposée à le reconduire où que ce soit. Il dut, par des chemins hasardeux, rejoindre sa voiture, résoudre à la lueur de son briquet et avec l'aide d'une carte routière trop imprécise, le problème épineux de son retour chez lui. En la décrivant, il n'exagérait pas cette incompetence innée qui peut certes prêter à sourire, mais, bien des années plus tard, repensant à cette journée, il en garde encore un souvenir cuisant qui ne lui étire pas même le coin d'une lèvre. Par le passé, il lui était arrivé à plusieurs reprises, à la suite d'erreurs d'itinéraires pareilles à celle-ci, de faire demi-tour, d'enclencher la marche arrière de sa voiture, de tourner et de reprendre dans le sens inverse le chemin qu'il venait de parcourir. Ce ne fut jamais sans connaître de terribles tourments dont les lignes suivantes ne vont donner qu'un pâle reflet. Il lui semblait tout d'abord difficile de prendre cette décision du retour en arrière. Une sorte de barrière mentale qui le stupéfiait s'imposait à cette simple évocation. Il ne se résolvait à stopper son véhicule ou bien à tourner les talons qu'après avoir, à cause de longues tergiversations, rallongé

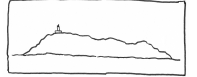


la distance inutilement. Qu'il soit à pied ou motorisé, l'abominable sensation physique du retour en arrière se révélait la même. Un malaise insoutenable prenait possession de lui. Il lui venait des frissons et des serremments de poitrine douloureux. Généralement ses mains suaient sur le volant ou bien se crispaient dans ses poches. Mais cela était peu de chose, si peu en vérité en comparaison de cette autre sensation épouvantable : dès lors qu'il avait entamé son repli, dès lors que le même paysage défilait en sens inverse, la matière osseuse de son crâne lui semblait se disloquer puis disparaître, lentement, mystérieusement ; elle devenait sensiblement poreuse puis volatile et finissait par se dissoudre dans sa totalité. Il n'existait alors plus de limite à rien, plus de dehors, plus de dedans, plus rien pour retenir le flot anarchique de sa pensée. Il s'échappait, virevoltait dangereusement en des lieux étranges, sous des crânes étrangers, menaçants et inconnus. Il reconnaissait comme un troisième hémisphère le ruban mouvant de la route, déroulé au hasard. Ce bitume doué de malignes intentions, roulant dans la confusion sa conscience terrorisée, annihilait l'environnement habituel et rassurant, pour le remplacer par l'architecture inconcevable du néant. Il lui fallait, pour ne pas sortir de la route, engager une lutte féroce contre un ennemi inidentifiable, opposer ses forces périssables au profond abîme du passé. Et cela durait, durait jusqu'à ce qu'il ait atteint dans cette impitoyable dépossession de lui-même le havre d'une nouvelle croisée des routes, d'une autre direction. Voilà pourquoi, Joseph ne revient jamais sur ses pas. Quelles que soient les circonstances, quels que soient les détours à faire et les stratégies à élaborer, il ne retourne maintenant plus jamais en arrière.

Paul, abasourdi par cette confession, avait considéré quelques instants son ami avec stupeur, remis ses lunettes puis habilement détourné la conversation sur les planctons, et, bien que le contentement du vainqueur enchantait ce soir là l'âme de Joseph, les deux hommes ne parlèrent plus jamais de leurs possibilités et impossibilités respectives.

On comprend maintenant aisément la portée de cette malheureuse confiance, on comprend maintenant pourquoi la mine réjouie de Paul en cet après-midi radieux, passa dans le cœur de son compagnon pour le plus perfide des rictus, pour les prémices d'un complot indigne ne s'encomrant pas de jolies méthodes.

C'est le premier pas qui coûte. Cela parfois ne se vérifie pas, car c'est au troisième de ses pas en direction de Paul que les tempes de Joseph s'effacèrent. Il lui restait le front et l'arrière de la tête lorsqu'il arriva à mi-chemin. Paul ne souriait plus du tout. Et pour cause, toutes les autres parois du crâne de son ami s'étaient évaporées en même temps.



La lumière se fit blanchâtre opacité, Joseph ne distingua plus ni le précipice à sa droite, ni le bord rocheux à sa gauche. Il sentit distinctement le sol se dérober sous ses pieds ; le flux de ses pensées, sirupeux, s'échapper en longues coulées de lave. Je ferais l'économie de la description de cette sauvage évasion, il suffit pour la connaître de se reporter quelques lignes plus haut, si toutefois vous n'avez pas vous même, la crainte de revenir en arrière. »

– Désormais, je ne connais plus ce genre d'appréhension. L'espace qui m'est dévolu ici suffit à peine pour je puisse, de temps à autre, changer de position et trouver un appui plus confortable. Maintenant, je vis dans le ventre de la baleine et j'attends. J'attends patiemment mais fermement qu'un pantin de bois vienne me rendre visite. En êtes-vous un ? Quant à la venue de Paul ou bien à celle d'un autre être de chair et de sang... Je sais bien qu'il ne faut pas y songer.